

—Vous avez donc pris au sérieux les extravagances de cet homme ? Je lui ai laissé jouer son rôle d'inspiré comme il a voulu le faire ; mais il n'a pas dit un mot de vérité.

—Vous étiez bien pâle cependant, Madame.

—J'avais froid dans ces vieux murs. Mais, mon beau rêveur, il fant laisser de côté ces chimères et chercher un divertissement pour ce soir. La cour devient monotone, nous laissons toujours la même chose.

En dépit des efforts de Sibylle, le comte demeura pensif. Il se retira dans son appartement à la Favorite, et s'excusa de paraître au cercle, sous prétexte qu'il était malade.

Le lendemain, de grand matin, il demanda ses chevaux, espérant que la promenade et l'air lui feraient du bien. Il n'avait pas dormi de la nuit. Les difficultés de sa situation se présentaient à son esprit ; il était forcé de s'avouer qu'il n'aimait plus la princesse, ou, pour mieux dire, qu'il ne l'avait jamais réellement aimée. Il reconnaissait que de puissantes séductions l'avaient entraîné, mais que son cœur n'avait jamais cessé d'appartenir à la compagne de son enfance. Et cependant, il ne pouvait revenir à la vengeance d'une femme trop orgueilleuse pour pardonner à une rivale. Jusque-là l'inconstance de la margrave ne lui avait pas laissé le temps d'être quittée. Une seule passion, disait-on, avait eu de la durée dans son cœur, et l'objet de ce sentiment ne paraissait plus depuis un funeste événement. On ne parlait de cette histoire que tout bas, et le comte en ignorait les détails. Ce qu'il connaissait du caractère de Sibylle lui faisait supposer les malheurs les plus inouïs.

Si elle était jalouse, se disait-il, elle serait capable de tout ; et que deviendrait mon pauvre agneau sous les griffes de cette tigresse ?

Il se dirigeait au hasard, laissant son cheval libre de choisir son chemin, et tout entier à ses réflexions. En relevant la tête il s'aperçut qu'il était près d'Eberstein ; il descendit de son cheval et se mit à tourner autour des ruines, qui n'étaient point alors ce qu'elles sont aujourd'hui. Je les ai vues inhabitables en 94, ce n'est que vers 1802 que le margrave Frédéric les fit réparer.

Le comte entra sous la voûte et se trouva dans la cour ; mais il devint tout tremblant en apercevant devant lui mademoiselle de Freysberg qui cueillait un bouquet de fleurs sauvages ; elle ne le voyait point : il hésita s'il se retirerait, il n'en eut pas le courage.

—Vous êtes sortie de bien bon heure, Baronne !

La jeune fille tressaillait et laissa tomber son bouquet.

—Et vous aussi, il me semble, Monsieur ; n'êtes-vous pas malade hier ?

—Je ne m'en souviens plus. Les maux du jour effacent ceux de la veille. Mais pour qui ces fleurs ?

—Pour la Vierge, Monsieur, pour la chapelle du *Klingen*. J'y vais chaque matin faire ma prière, c'est la protectrice des affligés.

—Et puis-je vous y accompagnez aujourd'hui, Wilhelmine ?

—Si vous le voulez, Monsieur, la Vierge accueille tout le monde.

Ils sortirent du château, le comte passa le bride de son cheval dans son bras gauche et offrit l'autre à la jeune fille, qui le prit en tremblant.

—Vous aimez cette chapelle ? dit M. de Hanenzern, après un instant de silence, et tandis qu'ils descendaient la route qui mène à *Mourg*.

—Oui, je l'ai aimée, à cause de sa légende, et parce que la Vierge a l'air si compatissante !

—Et quelle est cette légende ?

—Un hermite habitait cette forêt. Une nuit, il entendit un concert mélodieux et vit une grande lumière qui illumina toute sa cellule. Il pria et loua Dieu, qui lui faisait cette grâce, et se rendormit. Une seconde fois il fut éveillé par le même prodige ; il se leva alors, et alla à l'endroit d'où partait la grande lumière. Il y trouva la statue de la Vierge, avec l'enfant Jésus qui lui tendit ses petites mains. Il bâtit une chapelle à l'image miraculeuse, et c'est là que nous allons.

—Merci, Mademoiselle, de votre légende, — C'est là ce qui cause votre dévotion ?

—Oh ! oui, quand je pleure, il me semble voir aussi cet enfant Jésus me tendre les bras et me sourire, et je reviens toujours un peu consolée.

—Pourquoi pleurez-vous, Wilhelmine !

La jeune fille se tut et baissa les yeux.

—N'avez-vous plus confiance en moi ? avez-vous oublié notre enfance ?

—Je n'ai rien oublié, moi, c'est pour cela que je pleure.

—Ni moi non plus, Wilhelmine.

La baronne rougit de joie ; ils approchaient de la chapelle : le comte attacha son cheval à une branche ; il avait laissé son piqueur à Eberstein, et prenant le bouquets des mains de sa fiancée, il entra le premier dans l'oratoire. Il ne s'y trouvait personne. Un rayon du soleil donnait sur l'autel et illuminait la statue comme une auréole. Le cœur du jeune homme battit avec violence. Il sentit qu'il redevenait maître de l'avenir et qu'il allait retrouver le bonheur.

—Wilhelmine, dit-il d'une voix tremblante, voulez-vous me pardonner et recevoir ici mon serment de vous consacrer ma vie ?

—Si je le veux ! la Vierge m'est témoin que depuis six mois je ne lui ai pas demandé autre chose.